

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE COMPARÉE DES POÉSIES CANADIENNES (1764-1806)

Hélène Marcotte

LES ANNÉES 1764 ET 1806 marquent des étapes importantes dans les lettres canadiennes. En 1764, l'imprimerie et la presse font leur apparition dans la colonie, donnant ainsi un support à une éventuelle littérature. À partir de cette date jusqu'en 1806, malgré les divers événements socio-politiques, aucune rupture majeure ne se produit en poésie. En 1805, la querelle des prisons exacerbe les tensions entre les deux ethnies. Avec la fondation du *Quebec Mercury* (1805) et du *Canadien* (1806), le fossé entre les anglophones et les francophones se creuse : le discours se radicalise, la poésie se politise et les poètes canadiens-français cherchent à définir leur identité.

Jusqu'à ce jour, outre Mary Lucinda MacDonald, peu de chercheurs se sont intéressés à l'étude comparée des poésies canadiennes de langue anglaise et de langue française des origines. Et pourtant, il est important de mettre en relief les convergences de même que les différences de ces littératures dans leurs premières manifestations, tant pour parvenir à une meilleure compréhension des codes auxquels elles se réfèrent, que pour bien saisir de quelle façon, si elles ne se sont pas ignorées, ces deux littératures se sont influencées mutuellement. Il ne s'agit pas ici d'analyser en profondeur la production poétique de l'époque, mais plutôt de suggérer, de façon schématique, quelques perspectives d'analyse qui répondraient au vœu de Clément Moisan : "La méthodologie des études comparées canadiennes devrait reposer sur une *histoire littéraire* complète, la plus exhaustive possible de chacun des deux corpus — permettant d'élaborer une histoire comparée des auteurs et des œuvres," une histoire littéraire qui "cherche à rendre compte de tout ce qui est à l'origine de l'*écriture* et de la *lecture*," de "tout ce qui touche à la production textuelle, à sa diffusion, à sa consommation."¹ C'est dans ce dessein que nous nous sommes d'abord penchée sur les modèles littéraires offerts aux écrivains canadiens, pour ensuite préciser les principales tendances de la poésie tant chez les anglophones que chez les francophones et finalement rendre compte de la réception des poèmes dans les journaux.²

Constitution du corpus

De la Conquête à la fondation du *Canadien*, la poésie demeure le genre littéraire le plus répandu et, conséquemment, elle se retrouve dans presque tous les journaux de l'époque. *The Quebec Gazette/la Gazette de Québec* et, plus tard, *The Montreal Gazette/la Gazette de Montréal* lui réservent une rubrique sous le titre "Poets' corner," *The Quebec Herald, Miscellany and Advertiser* intitule pour sa part la rubrique attribuée à la poésie: "Mont Parnassus," *The British American Register*, "Poetry," tandis que la littérature contenue dans *la Gazette du commerce et littéraire de Montréal* (1778-1779) relève presque exclusivement du genre poétique. Au total, cent quatre-vingt-dix-huit textes de langue française recensés dans *les Textes poétiques du Canada français 1606-1867*, tome 1³ et quelque cent vingt textes de langue anglaise répertoriés dans *A chronological index of locally written verse [...]*⁴ et identifiés comme autochtones — soit par une indication dans le texte, soit par le contenu — composent notre corpus. Quatre poèmes sont publiés en brochure: en 1789, une pièce de Thomas Cary: *Abram's Plains: A Poem*; en 1799, *The Union of Science and Taste. A Poem* de l'Irlandais Stephen Dickson; en 1803, un poème de langue française: *l'Aéropage* de Ross Cuthbert et, finalement, à la fin de la période à l'étude, *Canada. A Descriptive Poem* de Cornwall Bayley.⁵

Parmi les poètes francophones connus qui écrivent entre 1764 et 1806, plusieurs ont fait leurs études en France. Ce sont d'ailleurs deux Français qui marquent le plus la production de cette époque, soit Joseph Quesnel et Valentin Jautard. Du côté anglophone, bien que les chercheurs s'entendent pour dire que: "verse in Lower Canada [...] was more often composed by members of the military or by the professional journalists,"⁶ seuls trois noms nous sont parvenus: Thomas Cary, Stephen Dickson et Cornwall Bayley. Les trois auteurs ont étudié en Europe, respectivement en Angleterre, à l'Université de Dublin et au Christ College, à Cambridge. Ce sont donc les Européens récemment arrivés au Canada qui dominent la scène littéraire. Les interventions des Canadiens sur ce plan sont rares et, outre celles de Louis Labadie et de Henry-Antoine Mézière, elles se limitent à la composition de quelques "poésies fugitives."

Des modèles littéraires

Afin de bien saisir les normes auxquelles les écrivains se réfèrent et d'après lesquelles les productions littéraires sont alors jugées au Canada, il est nécessaire de recréer l'horizon d'attente de l'époque. Après la Conquête, l'éducation traverse une crise, de sorte que seule une faible proportion de la population s'intéresse aux choses de l'esprit. Elle connaît néanmoins la plupart des auteurs en vogue en France et en Angleterre. Deux collèges classiques dispensent l'enseignement aux francophones: le Petit Séminaire de Québec et le Collège de Montréal. L'enseignement du latin occupe la première place et les étudiants se penchent sur les textes de

Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Sénèque et de Cicéron. Cependant, pour l'année scolaire 1769-1770, l'abbé Urbain Boiret intègre au cours de rhétorique du Séminaire de Québec nombre d'extraits des principaux écrivains français dont Bossuet, La Fontaine, Boileau (*Art poétique*), Corneille (*Horace, le Cid*), Racine (*Esther*), Voltaire (*la Henriade*) et Jean-Jacques Rousseau. Puis, en 1783, le Séminaire de Québec se procure le cours de l'abbé Charles Batteux et l'intègre au programme des Belles-Lettres. Pour Batteux, l'art de composer des poèmes devait reposer sur l'imitation des Anciens: la littérature française demeurait ainsi dépendante de la littérature latine.

Du côté anglophone, plusieurs écoles privées sont annoncées dans les journaux, mais il s'agit d'écoles élémentaires. Ce n'est qu'en 1801 qu'est adoptée l'Institution royale (Royal Institution for the Advancement of Learning) qui met sur pied un système public d'enseignement, encore que ce système ne remportera pas le succès escompté. Le premier *grammar school* ouvre ses portes en 1798 à Montréal, ce qui n'empêche pas certains anglophones de se rendre en Nouvelle-Angleterre pour compléter leur formation. Plusieurs collèges et universités existent déjà chez nos voisins du sud: Harvard, the College of William and Mary en Virginie, Yale, Princeton pour ne nommer que ceux-là. L'enseignement gréco-latin demeure à la base de la formation dans ces institutions et les auteurs anglais en vogue sont les mêmes qu'au Canada. Ajoutons que, selon certains témoignages, dont celui de Philippe Aubert de Gaspé dans ses *Mémoires*, quelques anglophones suivent l'enseignement du Petit Séminaire de Québec.

En plus des ouvrages mis à l'étude dans les collèges, les journaux publient certains extraits d'auteurs français et anglais et plusieurs livres circulent dans la colonie. La plupart des poètes français qui sont reproduits appartiennent au dix-septième siècle et à la première moitié du dix-huitième siècle. En 1778, l'imprimeur Fleury Mesplet fait paraître *l'Abrégé des règles de la versification française* par Mr. [Pierre] Restaut. Divisé en trois articles respectivement intitulés: "De la structure des vers," "De la rime," "Du mélange et de la combinaison des vers les uns avec autres," le volume, qui semble avoir connu une assez large diffusion, propose comme normes les règles du classicisme. Restaut termine d'ailleurs son ouvrage en recommandant aux lecteurs les préceptes de Boileau: "Au reste nous renvoyons à l'Art Poétique de M. Despreaux, ceux qui voudront avoir une connaissance plus exacte et plus étendue de la Poésie Française." Si le modèle littéraire français soumis aux auteurs canadiens est celui du classicisme, les livres anglais importés au Canada de même que les poèmes reproduits dans les journaux relèvent plutôt du préromantisme: Young, Milton, Goldsmith, Pope, Gray, Thomson, et Collins. Ces deux courants s'actualisent dans la production canadienne de l'époque qui oscille essentiellement entre une poésie de célébration marquée par le classicisme, et une poésie lyrique aux accents préromantiques.

Poésie canadienne

Les formes utilisées par les poètes sont fort variées et attestent la popularité de la poésie de circonstance: églogue, élégie, épigramme, épitaphe, épître, étrennes, fable, madrigal, ode, et stance. On remarque que les fables sont plus à la mode chez les anglophones (l'imprimeur montréalais Edward Edwards publie d'ailleurs les *Fables* d'Ésope en anglais en 1800), qui, par contre, composent très peu de chansons comparativement aux francophones. De plus, alors que les énigmes et les logogriphes de langue française trouvent leur pendant anglais dans les acrostiches, les "étrennes," d'abord de tradition française, deviennent très populaires auprès des auteurs anglophones. Il ne faut toutefois pas croire qu'il s'agisse là d'un bon exemple d'interaction des cultures au Canada puisque cette coutume était courante en Angleterre à l'époque. *La Gazette de Québec* reproduit même une "Ode for the New-year" composée par William Whitehead, poète lauréat en Angleterre, dès l'année 1776.⁸

Les premières étrennes écrites en français paraissent dans *la Gazette de Québec* du 1^{er} janvier 1767, soit onze ans plus tôt que les premières étrennes en anglais, ou "New-Year's verses," publiées le 1^{er} janvier 1778. On appelait ainsi les poésies distribuées aux abonnés, ou pratiques, en guise d'étrennes le matin du Nouvel An. Le livreur de journaux récitait ou chantait les vers, publiés sur feuille volante, espérant recevoir des présents. "Cette coutume trouve ses racines en France vers la fin du dix-septième siècle. La mode était, en ce temps-là, "de vendre, au nouvel an, en guise d'almanachs, des recueils d'ariettes, de chansons plus ou moins légères, et de poésies plus ou moins fugitives." Ces almanachs paraissaient sous le titre Étrennes."⁹ Le contenu des étrennes, durant la période qui nous occupe, s'organise de façon semblable d'une année à l'autre: les auteurs se prononcent sur l'actualité politique, célèbrent les dirigeants de la colonie, chantent les louanges de l'Angleterre, en prenant soin, au début ou à la fin du poème, de présenter leurs souhaits aux abonnés et de réclamer leurs étrennes.

Curieusement, loin de déplorer la Conquête, les poètes canadiens-français proclament leur fidélité envers l'Angleterre. On retrouve même sous la plume d'un chansonnier du Club Loyal, en 1797, la thèse de la Conquête providentielle:

Bénis la providence,
 Qui, voulant, par le doux lien,
 Fixer à jamais ton destin,
 T'a soustrait à la France:
 Sans le fortuné changement,
 Ce jour te verroit-il chantant?¹⁰

Il faut se rappeler qu'à la suite du Traité de Paris, les Canadiens français doivent établir de nouveaux rapports avec le pouvoir et ils cherchent tout naturellement à obtenir les faveurs des dirigeants. Louis Labadie, par exemple, publie plusieurs

poèmes dans lesquels il loue les Britanniques afin d'obtenir un poste plus lucratif que celui d'enseignant. "Misant sur ses aveux de loyauté hyperboliques il sollicita en 1798 du secrétaire civil Herman Witsius Ryland 'une place au secrétariat du gouvernement ou autres équivalentes: pour [se] retirer du misérable emploi de maître d'école qui dépend un peu trop du caprice [du] clergé'."¹¹ Sa tentative échoue et, par la suite, n'ayant plus rien à espérer, Labadie ne publie qu'une chanson antinapoléonienne dans *la Gazette de Québec* du 24 janvier 1799. Pour les anglophones, la situation est différente mais guère plus réjouissante. Minoritaires au sein de la colonie, menacés au sud par les Américains, ils ne peuvent assurer leur défense sans l'aide et le soutien de l'Angleterre. "In these circumstances, poems of praise for the mother country take on the aura of political acts, however miniscule, and of psychological necessities for dealing with a very insecure existence."¹²

De 1764 à 1806, la poésie canadienne-française garde les marques du classicisme. Les poètes s'appuient sur l'héritage de l'Antiquité de sorte que leurs textes regorgent de références à la mythologie et à l'histoire ancienne. Plus qu'une preuve de culture, cette pratique trahissait la formation de l'auteur. Les poèmes d'Henry-Antoine Mézière, par exemple, illustrent bien l'influence de la formation littéraire reçue dans le cours d'humanités. Dans son poème "[Quel vaste champ, ma muse, allez vous parcourir],"¹³ Mézière célèbre l'amour de la patrie en paraphrasant un épisode de l'histoire de l'Antiquité: la libération de Thèbes par le général Epaminondas. Dans une deuxième pièce, le jeune poète illustre l'amour filial en évoquant encore une fois l'histoire ancienne.¹⁴ Il met alors en scène le héros Coriolan qui, par amour pour sa mère, renonce à se venger de Rome. Bien que Mézière soit un cas typique de ce phénomène, plusieurs poètes francophones recourent à des procédés similaires et révèlent ainsi leur dépendance envers la formation scolaire. La plupart des poésies adressées aux divers gouverneurs demeurent d'ailleurs en grande partie tributaires des lieux communs ou *topoi* de la rhétorique et se déploient selon un schéma semblable: on célèbre les biens extérieurs, les biens du corps et les biens de l'âme.¹⁵

Alors que la poésie des Canadiens français reste dépendante de la rhétorique apprise à l'école et relève de la tradition latine, les textes poétiques écrits par les Canadiens anglais suivent davantage les modèles anglais, et les marques du préromantisme s'y décèlent déjà. Il faut dire que si les francophones se réclament de *l'Art poétique* de Nicolas Boileau, les anglophones lisent des auteurs plus contemporains et ils organisent même, en juillet 1789, une souscription: "Proposals for Printing by Subscription, The POEMS of that celebrated Scots Ploughman, Robert Burns."¹⁶ De plus, bien que les sujets choisis par les francophones aient trait essentiellement à l'histoire et à la politique, les textes de langue anglaise s'inspirent davantage des sentiments intimes. En fait, les anglophones publient plus de vers galants que les francophones et sont moins empressés que ces derniers à rendre hommage aux autorités politiques en place.

La mise en relief des principales caractéristiques de la poésie canadienne-anglaise accentue les différences entre les deux poésies. Plusieurs poèmes publiés entre 1764 et 1806 s'inscrivent dans le courant que l'on a appelé "topographical poetry." Les descriptions de la nature abondent et les auteurs se complaisent à nommer les lieux qui les entourent, adoptant parfois le ton du récit de voyage. Leurs descriptions sont toutefois relevées par une langue imagée. Alors que les poètes francophones préfèrent l'inversion et la périphrase, les auteurs anglophones se servent fréquemment de la métaphore: "oblivion's flood,"¹⁷ "Death's cold hand,"¹⁸ et un auteur, sous le pseudonyme d'"Asmodeus," utilise systématiquement l'anaphore dans ses écrits.¹⁹ En plus d'être descriptive, la poésie canadienne-anglaise est morale et didactique, mais sans être religieuse. Les poètes canadiens-anglais se réfèrent à Dieu et à la Bible pour illustrer leurs propos (parabole du bon samaritain, anges, enfer, Adam et Eve, etc.), mais la religion n'intervient pas pour imposer une règle de vie. Les anglophones se réfèrent aussi à la mythologie grecque et romaine, se contentant, dans la plupart des cas, d'invoquer les Muses au début de leur poème: "My Muse assist me [...],"²⁰ "Come Inspiration! Come each smiling Muse!"²¹ Leur poésie tend parfois vers la satire, surtout lorsqu'il est question de la gent féminine. Les femmes, le mariage, l'amour occupent d'ailleurs une place importante dans leurs vers. On retrouve même, à vingt ans d'intervalle, "The Maids Petition."²² De plus, à plusieurs reprises, des poèmes sont écrits "by a lady," tandis qu'en français, durant la même période, il semble qu'une seule femme ait publié des vers sous le pseudonyme de "J.D.H.R."

À la lueur de ce qui précède, on pourrait croire que la poésie canadienne-française se réduit à un exercice scolaire, ou du moins en adopte le style, et accuse un certain retard, voire un retard certain, par rapport à la poésie canadienne-anglaise. Affirmer une telle chose serait caricaturer la réalité, négliger le classicisme de certains poèmes écrits en anglais, et méconnaître le courant élégiaque et préromantique qui naît, de façon fort modeste, chez les francophones. Ce courant donne naissance à une vingtaine de poèmes et illustre l'influence des auteurs anglais sur la culture française. Ainsi, "le Canadien curieux" [pseudonyme attribué à Pierre-Louis Panet] compose un poème après avoir lu l'œuvre de Young:

Je lisois un soir les pensées nocturnes d'Young; si vous sçavez la Langue Anglaise, vous n'êtes pas sans avoir lu cet admirable Poeme, où la foiblesse de l'homme est mise dans un jour si apparent. Une longue suite d'infortunes avoit instruit ce Poete du faux des grandeurs humaines. La gravité du sujet, la douce mélancholie qui regnoit dans le passage que je lisois, le silence & l'obscurité de ma chambre, tout cela me jetta dans une rêverie dont je ne fus pas le maître.²³

Selon A. J. M. Smith, la différence essentielle entre les deux poésies réside en ce que les francophones cherchent à créer une littérature qui soit principalement "canadienne," tandis que les anglophones tendraient à rattacher la leur au courant universel:

From earliest times Canadian poets, both French and English, have held, consciously or unconsciously, to one of two distinct and sometimes divergent aims. One group has made an effort to express whatever is unique or local in Canadian life, while the other has concentrated on what it has in common with left everywhere. The poets of the first group sought to discover something distinctively and essentially 'Canadian' and thus come to terms with what was new in the natural, social, and political environment in which they found themselves or which they helped to create; the others made an effort to escape the limitations of provincialism or colonialism by entering into the universal civilizing culture of ideas.²⁴

Ce jugement appelle certaines nuances. Smith ne semble pas tenir compte ici de la production poétique contenue dans *la Gazette littéraire de Montréal*, production qui cherche à se rattacher à la philosophie des Lumières, et ignore la poésie "topographique" des anglophones. De plus, comme le souligne Milan V. Dimic, "il est difficile de résister à la tentation de se demander ce qui est uniquement canadien dans les polarités du local et de l'universel."²⁵

La réception

En se pliant aux règles du classicisme et en s'inspirant principalement des événements politiques et historiques, les poètes francophones perpétuent la tradition. C'est pourquoi la critique de l'époque se contente de souligner certaines licences poétiques, sans plus. Valentin Jautard, sous le pseudonyme du 'Spectateur tranquille,' peut être considéré comme le premier critique littéraire francophone. Il anime presque à lui seul *la Gazette littéraire de Montréal* et favorise le commerce d'idées entre les lettrés en alimentant certains débats. Ses remarques aux jeunes auteurs portent surtout sur la nécessité de l'instruction, la qualité de la langue française, le choix des sujets et des formes poétiques et les dangers du plagiat.

Si les critiques citent souvent en exemple les auteurs grecs et latins, Boileau demeure le maître à penser et les préceptes de son *Art poétique* servent de référence. Les remarques de l'époque concernent principalement les règles de la versification: "Pourquoi avez-vous fait de *tien* dans le mot *impatience* deux syllabes, & que dans le 2 Vers suivant, dans le mot *conscience*, avez-vous fait de *science* une seule syllable; cela m'a paru opposé aux règles de l'Art poétique"²⁶ ou encore: "vous y avez donné à la Bergere le nom de *Julie*, que ne lui en donniez-vous un de deux syllabes, ou que ne faisiez-vous élider l'*e* de *Julie* avec une autre voyelle; mais vous vouliez absolument que votre Maîtresse se reconnût sous le nom de *Julie*, sans vous mettre en peine si vous rendiez deux vers informes."²⁷

Chez les anglophones, la critique ne s'est pas exercée aussi systématiquement et se limite dans la plupart des cas à un échange d'invectives. On retrouve toutefois quelques remarques concernant la poésie à travers les diverses polémiques que suscite la publication de certaines pièces. La principale polémique se déroule

dans *la Gazette de Québec* du 20 janvier au 3 mars 1785 entre “Derry-down” et Tweedle-dum, tweedle-dee.” Après que “Derry-down” ait publié un poème intitulé “For the Queen’s Birthday,” “T.D.” lui reproche de faire de la politique plutôt que de la poésie:

Done at *Quebec*, Jan. Eighty-five,
Whilst *Derry-Down* was yet alive,
But *Poet* left for *Politician*
By *Recipe* of *sage Physician*.²⁸

Un poète écrivant sur un sujet semblable voit son poème qualifié de “vile Adulation.”²⁹ Comme on peut le constater, chez les anglophones le fond importe plus que la forme: on insiste sur le sujet de l’écrit, et plus encore sur le traitement du sujet, plutôt que sur le style du poète. La fonction morale des textes a d’ailleurs une importance primordiale et c’est l’argument qu’utilise “Derry-down” pour se justifier:

In my mind’s eye nought’s worth the printing,
Without some moral or good hint in:
The test of sense, in this view lies, Sir,
To make men better or the wiser.³⁰

Il est à remarquer que la critique chez les anglophones s’exerce toujours par le truchement de poèmes. Le commentateur acquiert alors simultanément le statut de poète et assure sa crédibilité: la critique s’exerce entre pairs.

Conclusion

Avec la querelle des prisons et la fondation du *Canadien*, les journaux bilingues disparaissent presque complètement mais, curieusement, le dialogue — même s’il ne s’agit que d’un dialogue de sourds — s’amorce. Les auteurs s’intéressent davantage à la production de leurs vis-à-vis, ne serait-ce que pour mieux les attaquer. Par exemple, le 20 décembre 1806 paraît dans *le Canadien* “Les Moissonneurs” de Joseph Quesnel et, dès le 22 décembre, un auteur du *Quebec Mercury* parodie le poème.

S’il nous fallait adopter quelque métaphore ou figure géométrique pour caractériser les rapports entre les auteurs anglophones et francophones du Canada au cours de la période 1764-1806, nous n’irions peut-être pas jusqu’aux escaliers du château de Chambort comme l’a fait Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, ou aux “deux solitudes” de Hugh McLennan, encore que la tentation soit grande. Nous nous rangerions plutôt du côté de Philip Stratford qui opte pour la figure “the double helix,” figure dont le parallélisme a l’avantage de permettre aux poètes de jeter un regard en coin à leurs vis-à-vis, de temps à autre du moins.

NOTES

- ¹ Moisan, Clément. "Études comparées: un champ de recherche," *Comparaison et raison. Essais sur l'histoire et l'institution des littératures canadienne et québécoise* (Québec: Édition Hurtubise HMH, 1986): 118, 111.
- ² Les considérations qui suivent sur la poésie canadienne-française reprennent, en condensé, les propos d'un texte paru dans un ouvrage élaboré sous la direction de Maurice Lemire et intitulé *La vie littéraire au Québec, tome 1 (1764-1805)*.
- ³ Lortie, Jeanne d'Arc, avec la collaboration de Pierre Savard et de Paul Wyczynski. *Les Textes poétiques du Canada français (1606-1867), tome 1 (1606-1805)* (Montréal: Fides, 1987), 613 p.
- ⁴ Stuart, Ross et Vincent, Thomas B. *A chronological index of locally written verse published in the newspapers and magazines of Upper and Lower Canada, Maritime Canada, and Newfoundland through 1815* (Kingston: Loyal Colonies Press, 1979), 386 p.
- ⁵ Cary, Thomas. *Abram's Plains: A Poem* (Quebec: William Brown, 1789), 20 p; Dickson, Stephen. *The Union of Taste and Science. A Poem* (Québec: Neilson, 1799), 17 p. Notons que J. Mackay publie à Londres, en 1797, un poème de 592 vers: *Quebec hill or Canadian scenery. A poem. In two parts*; Cuthbert, Ross. *L'Aéropage* (Québec: John Neilson, 1803), 13 p. Ce poème est toutefois répertorié dans Jeanne d'Arc Lortie, *Textes* 497-503; Bayley, Cornwall, *Canada. A Descriptive Poem* (Québec: Neilson, [1806?]). Les chercheurs ne s'entendent pas sur la date de publication: alors que certains la fixent en 1805, d'autres optent pour le début de 1806. D'une manière ou d'une autre, il est justifié d'intégrer le poème au corpus, puisqu'il a été rédigé en 1805.
- ⁶ Steele, Charles R. "Canadian Poetry in English: the Beginnings." Ph.D. thesis (London: The Univ. of Western Ontario, 1974): 69.
- ⁷ Restaut, Pierre. *Abrégé des règles de la versification française* (Montréal: Fleury Mesplet Imprimeur et Libraire, [1778]): 76.
- ⁸ Whitehead, William. "Ode for the New-year," *la Gazette de Québec* (22 août 1776): 4.
- ⁹ Lortie, Jeanne d'Arc. *La Poésie nationaliste au Canada français (1606-1867)* (Québec: les Presses de l'Université Laval, 1975), 89, note 4.
- ¹⁰ "Un Canadian, Membre du Club Loyal." "Chanson d'un Canadian [...]," *la Gazette de Québec* (5 janvier 1797): 3-4.
- ¹¹ *Dictionnaire biographique du Canada, tome VI, 1821-1835*, 418. Louis Labadie joignit à sa requête le poème intitulé "Avis salutaires aux Français. Pour prévenir leur folle entreprise de vouloir débarquer en Angleterre."
- ¹² Steele, Charles R., 71.
- ¹³ Mézière, Henry-Antoine. "[Quel vaste champ, ma muse, allez vous parcourir]," *la Gazette de Montréal* (27 mars 1788): 3-4.
- ¹⁴ Mézière, Henry-Antoine. "Sur l'amour filial," *la Gazette de Montréal* (18 et 25 septembre 1788): 4.
- ¹⁵ Voir à ce sujet Marrou, Irénée. *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 274-275 de même que Batteux, Charles. *Principes de littérature, tome 6*, 19-25.
- ¹⁶ *La Gazette de Québec* (2 juillet 1789), 4.
- ¹⁷ "Ode for the New-year," *la Gazette de Québec* (1^{er} janvier 1778); 4.

- ¹⁸ M. "On the Perfidy of a Friend," *la Gazette de Montréal* (16 août 1787) : 4.
- ¹⁹ Voir "A town eclogue" et "Evening," *la Gazette de Québec* (23 et 30 janvier 1783) : 4.
- ²⁰ R. H. "To the two Poetical Friends," *la Gazette de Montréal* (11 mai 1786) : 4.
- ²¹ "On the arrival of Lady Dorchester," *la Gazette de Québec* (14 juin 1787) : 4.
- ²² Anonyme, "The Maids Petition," *la Gazette de Québec* (2 avril 1767) : 4 et *la Gazette de Montréal* (17 janvier 1788) : 4.
- ²³ "Le Canadien curieux." "[En vains projets le mortel se consume]," *la Gazette littéraire de Montréal* (21 octobre 1778) : 77.
- ²⁴ Smith, A[rthur] J[ames] M[arshall]. *Oxford Book of Canadian Verse in English and French* (Toronto: the Oxford Univ. Press, 1960) : xxiv.
- ²⁵ Dimic, Milan V. "Littératures canadiennes comparées: modèles d'études proposés," in *L'Histoire littéraire. Théories, méthodes, pratiques*, sous la direction de Clément Moisan (Québec: les Presses de l'Univ. Laval, 1989) : 183.
- ²⁶ 'V. J. R. D.' *La Gazette littéraire de Montréal* (13 janvier 1779) : 6.
- ²⁷ "J'entre en lice MOI." *La Gazette littéraire de Montréal* (3 mars 1779) : 34.
- ²⁸ ['T.D.'] "Being a new Song to the Tune of 'You're welcome to our Town'," *La Gazette de Québec* (27 janvier 1785) : 4.
- ²⁹ *La Gazette de Québec* (22 août 1776) : 4.
- ³⁰ "To T. D." *La Gazette de Québec* (24 février 1785) : 4.

